

Voie lactée et  
aurore australe.

# LA NUIT



**P**longé dans la lumière des néons, je me regarde dans la glace. Pas un centimètre carré de mon visage n'est exposé. Parfait. J'allume mes gants électriques et glisse dedans des sachets d'une poudre qui, au contact de l'air, libère de la chaleur. J'enfile par-dessus des sous-gants mi-fins, une autre paire plus épaisse et d'énormes moufles. Je vérifie la jonction entre ces gants et ma combinaison. Je suis prêt.

Je lève la barre en métal et pousse la lourde porte. Fais un pas en avant. L'écart thermique me gifle : 90 °C de différence entre l'intérieur et l'extérieur. Je ferme la porte derrière moi et suis soudain plongé dans l'obscurité. Je descends un escalier en métal, atteins le sol et avance rapidement. Trop rapidement : si l'hypoxie ne nous cause plus ni nausée ni céphalées grâce à une adaptation partielle de notre physiologie, notre souffle devient court au moindre effort. Je ralentis. Passe la base. Le vent qu'elle bloquait m'atteint de côté et abaisse encore la température ressentie d'une vingtaine de degrés. Il se glisse dans un interstice en bordure de mon masque ; près de ma tempe, la surface de ma peau gèle. Je resserre une sangle pour combler cette ouverture. Je n'entends plus que le vent, mon souffle et la neige sablonneuse qui crisse sous mes épaisses semelles.

Je marche jusqu'aux tables de glaciologie et me mets à l'œuvre. Je sens mes doigts geler, puis je ne les sens plus du tout. Je ne m'en inquiète pas : je les réchaufferai avant que les dégâts ne soient conséquents. Je me réfugie en effet, peu après, au sein d'Atmos. Après quelques secondes passées à apprécier la douceur de l'air, je pousse un interrupteur et la lumière, agressive après la nuit, me fait plisser les yeux. J'enlève mes quatre couches de gants. La moitié de mon pouce et la dernière phalange de mon auriculaire sont d'un blanc jaunâtre qui contraste très nettement avec le reste de ma peau. J'enveloppe ces doigts de la paume de mon autre main et attends la douleur, devenue habituelle, qui indique le retour du sang. Puis j'enlève mon masque, mon bonnet polaire et ma cagoule et retire les glaçons qui se sont formés sur mes cils. Je signale à la radio que je suis arrivé au container-laboratoire : « Radio, radio, da Cyprien. Sono ad Atmos. » J'attends le « Ricevuto, Cyprien » en tirant de mon sac des échantillons de neige.

Bien que le soleil soit sous l'horizon depuis un mois et demi, nous n'avons pas été plongés immédiatement dans une nuit complète et ininterrompue : des lueurs d'aube et de crépuscule ont continué

“

**JE LÈVE LA BARRE EN MÉTAL ET POUSSE LA LOURDE PORTE. FAIS UN PAS EN AVANT. L'ÉCART THERMIQUE ME GIFLE : 90 °C DE DIFFÉRENCE ENTRE L'INTÉRIEUR ET L'EXTÉRIEUR.**

”

Lors d'une sortie, début juin. Puisqu'il ne fait pas trop froid et que de la buée gelée me bloquait la vue, j'ai enlevé mon masque pour quelques minutes.





“

ABAISSEZ  
DAVANTAGE  
L'ASTRE SOUS  
L'HORIZON  
ET VOUS  
OFFREZ À  
L'ATMOSPHÈRE  
UNE NOUVELLE  
PALETTE  
QU'ELLE SAURA  
HABILEMENT  
EXPLOITER.

”

Lorsque la nuit  
n'est pas totale,  
les couleurs  
changent au fil  
des jours.

à illuminer le paysage aux alentours de midi. Ces clartés ont cependant perdu de jour en jour en intensité maximale et en durée, tenant mes sorties loin de la monotonie à laquelle on pourrait s'attendre au vu de leur régularité. L'air pur, sec et parsemé de minuscules cristaux de glace a joué avec les lumières de soleil et de lune pour peindre des ciels extraordinaires, parfaitement mis en valeur par leur socle de neige. Abaissez davantage l'astre sous l'horizon et vous offrez à l'atmosphère une nouvelle palette qu'elle saura habilement exploiter. L'acrylique solaire s'est cependant épuisée, rehaussant sur une toile noire les couleurs de lune et d'étoiles.

Je sors d'Atmos une demi-heure après y être entré. Je n'allume pas ma lampe frontale : je ne l'utilise que pour étudier les flocons et prendre des notes puisqu'elle m'isole alors du paysage, noircissant tout ce qui sort de son faisceau. Si je laisse mes yeux s'habituer à l'obscurité, la clarté lunaire qui imprègne la neige suffit à guider mes pas. Le vent soulève en revanche tant de poudreuse, aujourd'hui, que l'éclat des étoiles est largement émoussé.

À quelques centaines de mètres se découpe la silhouette de la base. Certaines fenêtres dessinent des dalles lumineuses dans l'obscurité. Je ralentis le pas pour prolonger la marche. Plus qu'à aucun autre moment, j'aime l'Antarctique la nuit. J'aime cet étrange univers sombre, silencieux, paisible.

Le soir, tout cela me semble loin. Allongé en maillot de bain sur une serviette, je regarde les vagues déferler sur la plage et me laisse bercer par la chaleur et le bruit de l'océan. À quelques pas sur ma droite, les ombres des palmiers, entaillées dans des lumières de soleil couchant, se projettent sur un vieux filet de pêche orné de crabes, de coquillages et d'étoiles de mer.

Aujourd'hui est le premier jour de la Midwinter, une fête qui anime l'Antarctique au plus profond de la nuit polaire. Née en 1902 pendant l'expédition Discovery, elle est depuis célébrée par tous les équipages hivernant sur le continent blanc. Elle durera pour nous quatre jours et nous la préparons depuis plusieurs semaines. La charge de travail est réduite au minimum : est évité tout ce qui peut l'être. Ce n'est pour certains pas un relâchement total – renoncer à mes activités de glaciologie laisserait par exemple un vide inacceptable dans nos données – mais cela ressemble pour la plupart aux seules vacances qu'ils connaîtront ici.

CYPRIEN VERSEUX

Si diverses activités agrémentent nos journées, ce sont les soirées qui sont le plus attendues : chacune est organisée par une équipe différente suivant un thème décidé tous ensemble – aujourd’hui, la plage paradisiaque. L’événement a commencé par un dîner dans le salon qui, ce soir, est luxuriant : au cours des dernières semaines, la plupart des équipiers ont participé à la création de larges feuilles d’arbres, imprimées et découpées dans du papier avant d’être peintes. Les plus petites ont été rassemblées sur des branches de carton. Branches et feuilles ont ensuite été dispersées dans le salon, tapissant les murs et le plafond, jaillissant d’entre des livres de la bibliothèque ou pendant d’une corde qui traverse la pièce. Juste avant le dîner, nous avons recouvert les meubles qui perturberaient l’atmosphère végétale de linge de lit vert. La table a été tapissée, en guise de nappe, de couvertures de la même couleur. Un poulet au curry et au lait de coco a été servi avant que l’équipage ne soit invité à prendre le dessert à l’étage inférieur, dans la salle vidéo.

Ceux qui n’étaient pas impliqués dans la préparation de la soirée ont été, je pense, agréablement surpris. La salle était méconnaissable. Un vieux filet de volley-ball avait été maquillé en filet de pêche, pendu le long d’un mur et agrémenté de crustacés et coquillages en origami. De grands oiseaux exotiques, nés de carton peint, étaient perchés çà et là. Le câble du vidéoprojecteur était devenu une liane ornée de feuilles de papier, et les fils électriques pendant de la machine s’étaient transformés en tiges de fleurs tombantes, de papier elles aussi. Des palmiers de carton et de bois renforçaient l’exotisme. On entendait le murmure de deux fontaines fabriquées par l’équipage, l’une grande et remplie d’eau et l’autre, plus petite, dispensant un cocktail rouge. Un bar de plage était installé contre un mur. Des lampes à aube – de celles qui vous réveillent en simulant un lever de soleil – baignaient la salle dans une lumière crépusculaire. Sur un mur était projetée une vidéo en plan fixe de plage et de mer. Au sol traînaient d’autres créatures en origami, une balle en mousse et des raquettes de plage. Des chauffages d’appoint augmentaient suffisamment la température pour que les équipiers puissent se mettre en maillot de bain – ce que la plupart se sont empressés de faire, avant d’enfiler des colliers de fleurs en plastique. Avec des crayons de maquillage, Marco S. a dessiné des tatouages à ceux qui le souhaitent. Le dessert était une fondue au chocolat, avec des morceaux de fruits (issus de boîtes de conserve) à enfiler au bout des piques.

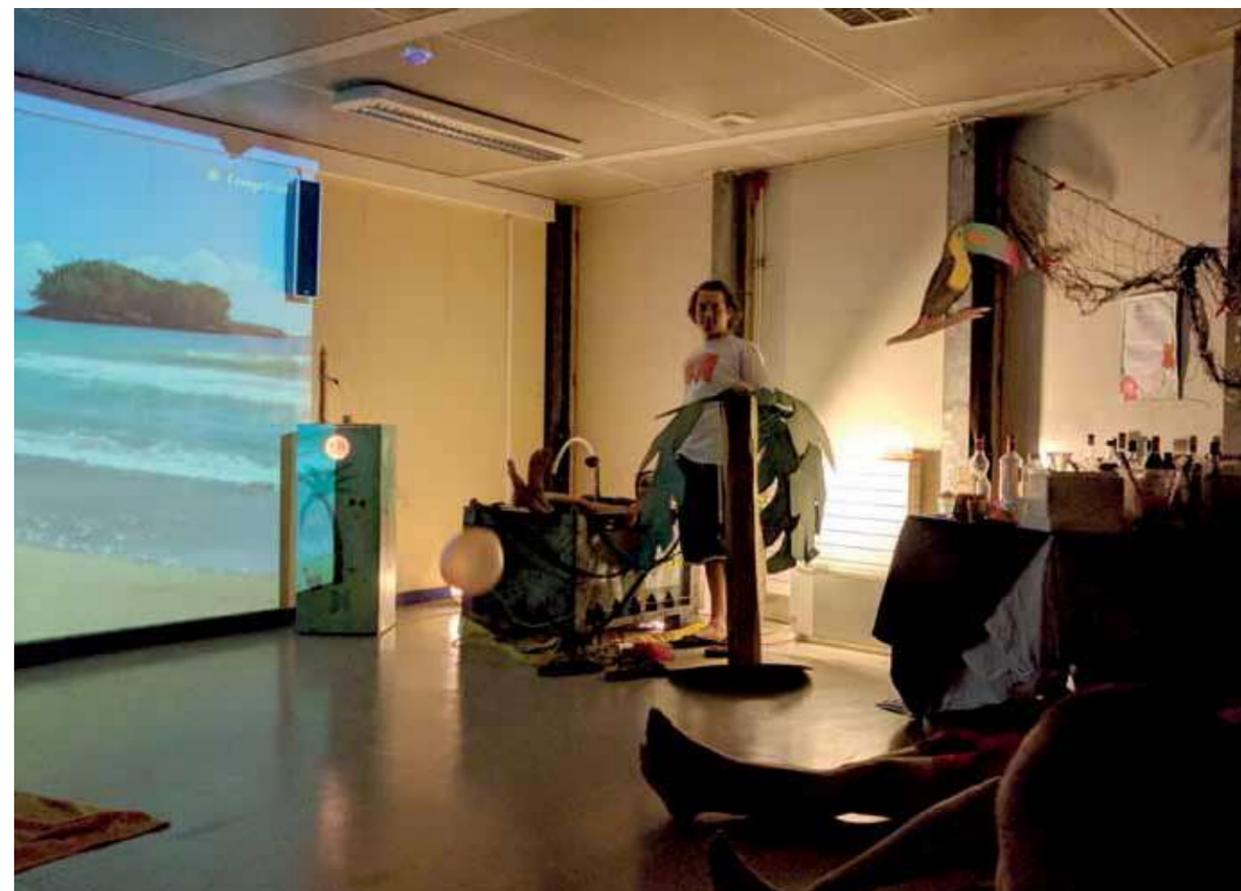
UN HIVER ANTARCTIQUE

“

UN BAR DE PLAGE ÉTAIT INSTALLÉ CONTRE UN MUR.

”

En haut : La salle vidéo, transformée en plage paradisiaque.  
En bas à gauche : Tout l’équipage participe aux préparatifs pour Midwinter.  
En bas à droite : Le salon, redécoré pour Midwinter. Nous nous sentons si bien dans cette nature factice que nous la laisserons en place et prendrons dorénavant nos repas ici.





“

CETTE  
SEMAINE DE  
FESTIVITÉS  
NOUS  
RAPPELLE  
ÉGALEMENT  
QUE NOUS  
NE SOMMES  
PAS SEULS  
SUR  
LA GLACE.

”

En haut à gauche :  
Coline, pendant  
le cabaret  
de Midwinter.

En haut à droite :  
Le jury de  
Miss Concordia.  
Les photos  
des candidats  
au titre ont  
malencontreuse-  
ment été  
égarées.

En bas :  
Alberto fabrique  
son casque  
pour la soirée  
gallo-romaine.

La fondue a été suivie par un championnat d'un sport très local. Un mois plus tôt, j'avais proposé pour l'anniversaire de Florentin une partie d'un volley-ball modifié impliquant un ballon de baudruche. L'inspiration me venait d'un jeu auquel mon frère et moi nous adonnions, enfants, au-dessus du lit parental. Deux équipes de six (le treizième arbitra) se firent face sur un terrain d'environ quatre mètres de large, séparé en deux camps d'environ deux mètres cinquante (les dimensions maximales obtenues en poussant hâtivement le mobilier contre les murs) par une zone centrale d'environ soixante centimètres (une rangée de dalles du salon). L'objectif, je l'expliquai, était de faire toucher au ballon le carrelage du camp adverse. La victoire serait obtenue en douze points et au moins deux points d'écart. Au fil du jeu, des cas particuliers et des zones grises se présentèrent ; j'exposai donc d'autres règles lorsque c'était nécessaire à la poursuite de la partie. Les autres se rendaient probablement compte que, malgré mon assurance feinte, je les inventais au fur et à mesure, mais elles furent respectées et le jeu – qui fut baptisé « volley concordien » – prit forme. Lorsqu'un point est marqué par une équipe, l'autre prend l'engagement, pour lequel une passe au moins est nécessaire avant d'envoyer la balle dans le camp adverse. Si le ballon éclate, la dernière équipe à l'avoir touché perd trois points et l'équipe adverse engage. Il est interdit de passer une partie de son corps au-dessus de la zone centrale, auquel cas le jeu s'interrompt et l'équipe adverse prend l'engagement ; il est, par contre, autorisé (et recommandé) de souffler sur le ballon lorsqu'il s'y attarde (ce qui finit typiquement avec le ballon au ras du sol, oscillant entre deux amas de joueurs jetés à quatre pattes ou sur le ventre et soufflant comme si leur vie en dépendait tout en essayant de ne pas hurler de rire – ce qui perturberait l'expiration et serait décisif). Ce sport devint le plus populaire à des centaines de kilomètres à la ronde, déclenchant des vagues d'hilarité inédites depuis le début de la nuit polaire.

Nous avons donc, ce soir, disputé un championnat de beach-volley concordien. Nous sommes maintenant assis ou allongés sur des matelas disposés au sol, encore en maillots de bain, regardant les vagues projetées au mur, appréciant la chaleur, profitant de cette atmosphère si éloignée de notre quotidien. Nous oublions un instant que les températures de l'autre côté de la paroi sont en dessous des  $-75^{\circ}\text{C}$ , et que le vent y balaie sans relâche un désert de neige plongé dans l'obscurité.

Lorsque le sommeil commence à nous prendre et que certains vont se coucher, nous éteignons les lampes à aube – dont l'intensité avait été baissée, et le spectre modifié, au fil de la soirée – et mettons les matelas au centre de la pièce autour d'une imitation de feu de camp : une boîte en carton d'où s'échappe, à travers diverses ouvertures, la lumière d'une lampe. À l'intérieur se trouve également un petit ventilateur, dont le souffle agite des rubans de papier sortant du dessus de la boîte, donnant une dynamique d'ombre et de lumière évoquant celle d'une flamme dans la brise. Nous faisons passer un chapeau et en tirons, chacun à notre tour, une question personnelle écrite sur une bande de papier. Nous révélons en y répondant des pans de notre vie jusque-là inconnus des autres. Certains comprennent peut-être que, malgré des mois passés à nous côtoyer quotidiennement, nous pouvons encore nous surprendre.

Après quelques tours de salle, d'autres s'en vont dormir. Ceux qui restent – la moitié la plus jeune de l'équipage – vont chercher leurs couettes et oreillers. Nous campons là, autour des flammes, éteignant l'image de la mer mais laissant son bruit nous bercer. Nous nous racontons en somnolant dans le sommeil ce qui se raconte à la fin d'un feu de camp.

Les trois soirées suivantes ont elles aussi des thèmes dépaysants. Au cours de la première, nous élisons Miss Concordia, une tradition ici : les hommes, élégamment maquillés et vêtus de leurs plus belles robes, disputent diverses épreuves sous le jugement impartial des femmes – elles-mêmes arborant une pilosité faciale inhabituellement fournie et leurs tenues les plus viriles. Nous partageons un banquet digne d'une fin d'album d'Astérix, vêtus en Gallo-Romains (les Italiens en Romains, les Français – et Carmen, après délibération – en Gaulois). Nous organisons un dîner-spectacle où, dans un décor de cabaret, les équipiers se divertissent les uns les autres avec des numéros et des jeux. Le code vestimentaire, « chic et choc », ajoute à l'amusement – notamment lorsqu'arrive un équipier qui, mal renseigné, porte au lieu de l'inverse une tenue choc agrémentée d'un détail chic.

Cette semaine de festivités nous rappelle également que nous ne sommes pas seuls sur la glace. Hélène – qui dirige Dumont-d'Urville et sa vingtaine d'hivernants – et moi avons organisé une vidéoconférence entre nos deux bases. Bien que la qualité de communication permise par nos liaisons Internet soit regrettamment basse, cela a, je pense, apporté beaucoup de réconfort aux deux

La photo dont nous avons tiré une carte de vœux, envoyée par e-mail aux autres bases, pour Midwinter.



équipages. La tradition voulant par ailleurs que les différentes stations antarctiques hivernantes (les trois à l'intérieur des terres comme les dizaines sur la côte) échangent des cartes de vœux par e-mail, nous en avons envoyé une basée sur une photo de groupe prise quelques jours plus tôt. Lorsque nous sommes sortis pour la prendre, nous avons remarqué des lueurs verdâtres dans le ciel. Marco B. et moi sommes restés dehors alors qu'elles se précisaient en une aurore australe.

Si ma description de la Midwinter peut donner l'impression d'une tradition légère, voire puérile, les raisons de sa présence sur ce continent sont plus lourdes. Elle survient au cœur même d'une nuit pouvant sembler interminable, trouvant des équipiers parfois épuisés et au moral déclinant. Elle permet d'atténuer ce que l'on appelle le syndrome de l'hivernage : une affection qui se traduit par différents degrés de dépression et d'irritabilité, des difficultés à dormir, un déclin cognitif qui touche notamment la mémoire et la concentration, et un occasionnel état d'absence vaguement hypnotique donnant un regard vide et lointain (l'*Antarctic stare*, parfois décrit comme « un regard de 12 pieds dans une salle de 10 pieds »). Ce syndrome fut remarqué par le médecin du premier hivernage en Antarctique, réalisé accidentellement – le navire piégé dans les glaces – par l'expédition Belgica en 1898-1899. Il affecte depuis la majorité des hivernants.

Ses causes sont multiples. Les plus évidentes sont peut-être le danger et l'inconfort posés par le froid, ou le risque lié à l'impossibilité d'être secouru pendant l'hiver. Ce ne sont pourtant pas les facteurs les plus importants : on s'habitue facilement à une menace constante et modérée, ainsi qu'à une certaine rudesse de l'environnement. L'obscurité y joue en revanche un rôle majeur ; qui est facilement affecté par une baisse de moral lorsque la luminosité baisse, en hiver ou par temps gris, peut facilement le concevoir. Ces ténèbres seraient plus facilement supportables si ne venaient s'y ajouter la monotonie et le manque de stimulation, la présence permanente et exclusive des quelques mêmes personnes, l'absence de vos proches et un sentiment d'impuissance lorsqu'un problème grave les affecte, la fatigue, l'impossibilité de quitter votre lieu de travail, les effets sur l'organisme de l'altitude, du froid et de la sécheresse extrême de l'atmosphère et le fait, pour certains, de rarement sortir à l'air libre. Quelques jours ainsi sont excitants. Plusieurs mois peuvent user.

“

QUELQUES  
JOURS  
AINSI SONT  
EXCITANTS.  
PLUSIEURS  
MOIS  
PEUVENT  
USER.

”

“

À MOINS  
QU'UN  
ÉQUIPIER  
POTENTIEL  
AIT VÉCU  
UNE  
SITUATION  
SIMILAIRE,  
IL EST DONC  
DIFFICILE  
DE JUGER  
S'IL SERA  
SENSIBLE AU  
SYNDROME DE  
L'HIVERNAGE.

”

La mesure dans laquelle les hivernants sont affectés varie. Pourquoi la sélection n'écarte-t-elle pas les personnes à risque ? Parce que les prédictions sont difficiles. Bien sûr, une personne montrant au moment des tests des signes de dépression, d'alcoolisme profond ou d'agressivité ne sera pas recrutée, mais pour les autres – les candidats n'ayant pas de prédisposition évidente –, peu de facteurs sont des prédicteurs fiables. Cela peut s'expliquer par l'ampleur des différences entre les conditions de vie d'un hivernage et celles dans lesquelles les candidats évoluent. Les réactions saines d'un hivernant face au stress peuvent notamment ne pas s'appliquer ici : quelqu'un qui, pour décompresser, aligne des longueurs de piscine, marche dans la forêt ou s'oublie dans les bras de son conjoint peut se retrouver vulnérable. Être équilibré dans sa vie de tous les jours ne garantit pas qu'on le sera sur la glace. À moins qu'un équipier potentiel ait vécu une situation similaire, il est donc difficile de juger s'il sera sensible au syndrome de l'hivernage.

Mes coéquipiers font dans l'ensemble remarquablement face à ces difficultés. Nous n'avons pour l'instant rien à ajouter à la liste d'incidents spectaculaires qui se racontent d'hivernage en hivernage. Je peux cependant voir que la nuit a laissé des traces. Si la plupart se refusent à se plaindre, du moins en public, le syndrome transparait à travers des traits tendus ou fatigués, des réactions disproportionnées ou un regard trop longtemps absent. Des psychologues peuvent nous recevoir en vidéoconférence mais, outre la faible qualité de notre connexion, cela reviendrait à admettre que l'on n'est pas si endurci qu'on se l'imaginait lorsque l'on préparait fièrement son sac pour l'Antarctique. Lorsque certains, parfois, se confient à moi, cela commence en général sous couverture : on me signale un problème dont je devrais, puisque je suis chef de base, être au courant. Il devient rapidement clair que mon interlocuteur a simplement besoin d'être écouté et la conversation se prolonge et dérive, devenant plus personnelle, laissant s'échapper quelques aveux. Plusieurs me dirent être plus affectés qu'ils ne s'y attendaient, un autre n'avoit rien vécu d'aussi difficile. L'un d'eux remarqua – d'un ton neutre – que nous étions comme détenus en prison. Je m'apprêtais à le contredire, à lui rappeler que nous étions libres, mais m'interrompis au premier mot : si nous avons le droit d'aller où voulons, nous n'avons nulle part où aller. Une réponse rationnelle n'était pas pertinente ; je me contentai de l'écouter.

La période qui suit le milieu d'une mission en environnement isolé et confiné, qu'elle soit dans l'espace, aux pôles ou ailleurs, a la réputation d'être la plus difficile – un phénomène indépendant de la durée totale et surnommé « syndrome du troisième quart ». Nous venons d'y entrer et je me demande comment elle nous affectera. Serai-je à la hauteur ? Un signe encourageant : l'impact largement positif que semblent avoir eu sur le moral et la cohésion de l'équipage nos quelques jours de célébrations. Nous avons de plus passé un cap, subtil mais bien présent dans nos esprits : nous ne nous enfonçons plus dans la nuit. Le soleil se rapproche maintenant de l'horizon.

Plusieurs en ont fait la remarque avant de se perdre dans leurs pensées, le visage adouci par un sourire léger et inconscient. J'imagine que je serai moi-même soulagé de revoir l'astre du jour après son second mois et demi d'absence. Une chose, cependant, me manquera assurément : être seul dehors, dans la nuit, entre la neige et les étoiles.

“

SERAI-JE  
À LA HAUTEUR ?  
UN SIGNE  
ENCOURAGEANT :  
L'IMPACT  
LARGEMENT  
POSITIF QUE  
SEMBLENT AVOIR  
EU SUR LE MORAL  
ET LA COHÉSION  
DE L'ÉQUIPAGE  
NOS QUELQUES  
JOURS DE  
CÉLÉBRATIONS.

”



UN HIVER ANTARCTIQUE

En haut à droite :  
Florentin nous aide,  
Coline et moi, à creuser un puits  
de neige.

En bas à droite :  
Florentin déverse de la neige dans  
un container. Elle sera fondue  
pour alimenter la base en eau.

À gauche :  
Pour le 14 Juillet,  
Coline et Rémi ont préparé une pièce  
montée à l'effigie de Concordia.





---

Marco B. et moi  
au pied  
du télescope  
ASTEP, pendant  
une aurore  
australe.

---